



NÉGAR DJAVADI

Arène



LIANA LEVI

Émissions radio et télé

France Inter « Le Journal de 7h30 » par Kévin Dufreche, 17 août 2020 :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-7h30> à 10 min

France Inter « Le Journal de 18h » par Lucas Valdenaire, 18 août :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-18h/le-journal-de-18h-18-aout-2020> à 7 min 57

France 5 « La Grande Librairie » par François Busnel, 23 septembre :

<https://www.france.tv/france-5/la-grande-librairie/la-grande-librairie-saison-13/1950373-dire-le-monde.html> à 48 min

France Inter « POPOPOP » par Antoine de Caunes, 13 octobre : <https://www.franceinter.fr/emissions/popopop/popopop-13-octobre-2020>

TV5 Monde, 13 octobre :

<https://www.youtube.com/watch?v=xFG6cDLkXaA>

RFI « Littérature sans frontières » par Catherine Fruchon-Toussaint, 16 octobre : <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/20201017-n%C3%A9gar-djavadi-en-immersion-paris>

RTBF « Sous Couverture » par Thierry Bellefroid, 16 octobre : https://www.rtbf.be/emission/sous-couverture/detail_les-9-titres-a-ne-pas-rater-cette-semaine?id=10610332

Négar Djavadi

Intimité collective

L'écrivaine et scénariste d'origine iranienne vit dans l'Est parisien depuis vingt ans. Au cœur d'« Arène », ces quartiers meurtris témoignent de la déliquescence des liens sociaux

CHRISTINE ROUSSEAU

À près quatre cents pages sous tension, aussi intenses que denses par le foisonnement de personnages, d'intrigues et de thèmes sensibles, un petit tour dans le décor d'*Arène*, deuxième roman de Négar Djavadi, s'imposait. D'autant plus que c'est là, dans cet Est parisien dépeint au bord du chaos, que l'écrivaine et scénariste réside depuis vingt ans, passée de La Villette à Belleville, d'abord, et ensuite du côté du métro Jaurès. Là aussi qu'elle prend le pouls fébrile de son quartier et de son époque.

Née en Iran en 1969, au sein d'une famille d'intellectuels opposants aux régimes du Shah puis de Khomeyni, Négar Djavadi a 11 ans lorsqu'elle est contrainte à l'exil et à une forme de désintégration culturelle, ainsi qu'elle l'a conté dans l'émouvant *Désorientale* (Liana Levi, 2016). « *Née dans une langue, j'ai dû me transposer dans une autre, non sans difficulté, car le français enseigné à Téhéran était basique. L'image et le cinéma sont alors venus à ma rescousse. Quel que soit le type d'écriture, scénario ou roman, tout commence chez moi par une*

« *Née dans une langue, j'ai dû me transposer dans une autre, non sans difficulté. L'image est alors venue à ma rescousse* »

image », explique-t-elle. Lectrice de Dennis Lehane, d'Elmore Leonard et de Ron Rash, elle cite également parmi ses influences les romans de Virginia Woolf, de Salman Rushdie et l'œuvre douce-amère de John Cassavetes.

Roman noir, *Arène* lorgne plutôt, cependant, du côté des films « urbains », tel *Taxi Driver* (1976), de Martin Scorsese. « *Pour moi, les quartiers de Belleville ou de la place du Colonel-Fabien sont traversés par une pulsion, une tension très cinématographique. Bien avant Désorientale, je projetais d'écrire un roman inspiré de ces films.* » Cependant lui manquait une « *porte d'entrée* ». Le réel la lui a fournie avec les événements dramatiques qui ont frappé cette zone de Paris, tout particulièrement les attentats de 2015.

« *Le déclin est venu du décalage entre ce que je vivais dans mon quartier et l'image véhiculée par certains médias et sur les réseaux sociaux. Sans parler des "no-go zones" [zones de non-droit] comme a pu le faire Fox News, on avait le sentiment que nous étions devenus le nouveau Molenbeek [commune de Bruxelles ayant abrité des terroristes], poursuit-elle. Bien sûr, certains endroits ne sont pas exempts de la violence liée aux trafics de drogue, aux*

règlements de comptes entre bandes, mais il y a aussi, comme dans tout quartier populaire, de la chaleur, de l'entraide et de la solidarité. Or, de cela, on ne parle jamais. »

Parmi la multitude de personnages (migrants, policiers, dealers, prédicateurs, mères de famille...) que la romancière suit, au plus de près de leurs émotions, de leur peur et de leurs névroses, deux traduisent parfaitement ses interrogations sur le pouvoir des images et la fictionnalisation de nos vies par les réseaux sociaux et les séries. Benjamin Grossman, enfant perdu du cinéma, devenu directeur de production de la branche française de BeCurrent, une plate-forme concurrente de Netflix. Et Camille Karvel, dite « Cam », ado rebelle qui, portable en main, écume le quartier de la Grange-aux-Belles à l'affût d'une bavure policière.

Un soir, après des retrouvailles tendues avec sa mère, dont il découvre qu'elle a ouvert sa chambre d'enfant à un jeune réfugié afghan, Benjamin entre dans un tabac de Belleville où il est bousculé par un ado, avant de découvrir que son téléphone a disparu. Aussitôt, il poursuit le garçon, l'interpelle, le brutalise, en vain. Au petit matin, quai de Jemmapes, une policière à la carrière jusque-là

irréprochable repère le jeune homme allongé. Sans trop savoir pourquoi, excédée qu'il ne lui réponde pas, elle le frappe avant de découvrir sa mort. Trop tard. Filmée par Camille, la scène qui la montre molester un cadavre devient virale. Dès lors, plus rien ne va pouvoir stopper l'enchaînement de violences et de haine où, opportunément, s'engouffrent politiques et activistes, soufflant sur les braises des frustrations.

Mettant à profit son savoir-faire de scénariste, qui lui permet d'entraîner le lecteur dans cette spirale tourbillonnante, Djavadi joue de tout : de l'ellipse, du flash-back, des détours historiques éclairants. Surtout, on retrouve, comme dans *Désorientale*, son habileté à entremêler l'intime et le collectif pour souligner, ici, la déliquescence des liens sociaux, familiaux et culturels.

Mélancolique quand il parle de la solitude et de l'exil – à commencer par celui, premier, de l'enfance –, *Arène* livre surtout une critique aiguë de la société des écrans. Celle des réseaux sociaux, déversoirs de haine, de rancœurs tout autant que « *bûcher aux vanités* ». Et celle de ces « *usines à fiction* » où priment « *le chiffre, la rentabilité sur la créativité* », déplore Négar Djavani, qui ajoute avec tristesse : « *Nous sommes en train d'assister à la fin du cinéma, la fin d'un rêve.* » Si d'aventure *Arène* devait être adapté en série par une plate-forme, on l'aura compris, ce sera sans elle. ■

ARÈNE,
de Négar Djavadi,
Liana Levi,
432 p., 22 €, numérique 17 €.



Négar Djavadi, en mai . PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA

NÉGAR DJAVADI Arène



LIANA LEVI



PHOTO/ Delphine Ghosarossian
TEXTE/ Noémie Lecoq

SON DEUXIÈME ROMAN, *ARÈNE*,
EST L'UN DES PAGE-TURNERS DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE 2020.

RENCONTRE AVEC L'UNE DES NOUVELLES PLUMES FRANCOPHONES LES PLUS CAPTIVANTES, DE CES DERNIÈRES ANNÉES.

De Persépolis à Paris

Quatre ans après son formidable premier roman, *Désorientale*, qui s'inspirait de son exil d'Iran et son installation en France via le personnage de Kimiâ, la scénariste Negar Djavadi publie aujourd'hui *Arène*, à nouveau chez Liana Levi. Une grande fresque parisienne où évolue une foule de personnages contradictoires, et où peut advenir le pire comme le meilleur...

Comment passe-t-on du scénario au roman ?

Même si j'ai écrit plusieurs pièces de théâtre, j'ai toujours lorgné du côté du roman. Or, pendant longtemps, j'avais l'impression de ne pas pouvoir y naviguer à ma guise, tant la langue française possède un poids terrible ! Un jour, j'ai lu un livre de Salman Rushdie qui s'adresse aux écrivains indiens, les encourageant à s'octroyer la liberté de s'exprimer dans une autre langue que la leur. Je me suis sentie concernée et j'ai décidé de ne plus me laisser intimider par l'écriture romanesque. Je me suis lancée dans *Désorientale*, j'ai envoyé le manuscrit à Liana Levi, qui m'a appelée quelques jours plus tard pour me publier !

Pourquoi ce titre, *Arène* ?

L'*arène*, c'est l'espace circulaire que l'on connaît, celui de la tauromachie ou des gladiateurs, mais c'est aussi, dans le jargon des scénaristes, le lieu de l'action.

Quel a été le point de départ du roman ? Les personnages ? Les situations ? La ville ?

Avant tout, l'envie de parler de ce quartier de Belleville que je connais très bien. Il permet de convoquer l'imaginaire car il regroupe une population dense et de nombreuses langues différentes... La frustration est le point commun de tous mes personnages, c'est ce qui les conduit à agir selon leur logique propre, les guidant dans diverses voies amenées à se croiser. J'avais déjà l'intrigue, notamment grâce au personnage de Benjamin Grossman : il me semble que l'image a remplacé l'argent, et les rois du monde, aujourd'hui, ce sont les directeurs de plateformes de streaming !

Comment relier le réel à la fiction ?

Dans notre quotidien, nous sommes constamment dans une fictionnalisation des faits qui, finalement, ne peut que les noyer - le terme *fake news* fait désormais partie de notre langage courant -, et j'ai délibérément joué de cette confusion.

Quelles sont vos influences littéraires ?

Marguerite Duras, Henri Michaux ou Albert Camus, la littérature anglo-saxonne - Virginia Woolf, qui me surprend à chaque roman, les polars de Richard Price... J'aime quand on me raconte une histoire !

Qu'avez-vous gardé de l'Iran ?

L'amour des histoires, justement ! C'est un pays où on partage beaucoup de récits, ça fait socle, et résistance, aussi, contre un pouvoir oppressant. D'après ce qu'on m'en dit, mes origines se retrouvent également dans mon style, les images, les métaphores que j'emploie...

**IL ME SEMBLE QUE
L'IMAGE A REMPLACÉ
L'ARGENT, ET LES ROIS
DU MONDE, AUJOURD'HUI,
CE SONT LES DIRECTEURS
DE PLATEFORMES DE
STREAMING!**

Il y a toutes formes d'exilés dans *Arène*. Tout comme vous l'êtes ?

On ne peut plus dire que je suis en exil, depuis le temps que je suis installée en France... Mais il existe un autre type d'exil : c'est l'étrangeté de soi au monde, à la Camus. Quand j'ai publié *Désorientale*, beaucoup de lecteurs sont venus me voir pour me confier qu'eux aussi se sentaient en exil - dans une famille, un lieu, une sexualité... C'est également le cas des personnages d'*Arène*, qui souffrent d'une incapacité à être totalement eux-mêmes.

NÉGAR DJAVADI
Roman *Arène* [LIANA LEVI]



rentrée littéraire

Négar Djavadi

L'AUTEURE QUI DÉMÉNAGE

Elle nous avait enchantés avec « Désorientale », qui faisait la part belle à ses souvenirs d'Iran. Négar Djavadi nous surprend avec « Arène », un roman hautement inflammable sur le quartier de Belleville. Par Samuel Loutaty

Votre roman met en scène une chaîne d'événements qui vont embraser Paris. Une fiction qui résonne avec l'actualité...

Depuis longtemps, j'avais envie d'une grande fresque sur Paris pour explorer la ville et y installer des personnages de milieux sociaux très différents. J'ai commencé à l'écrire il y a trois ans, mais le climat que je décris, sourdait déjà à l'époque : violences policières, manif qui dégénèrent... Je voulais écrire sur ce que j'appelle la « Chicago-isation » de Paris !

Votre « Belleville », c'est le même que celui de Virginie Despentes dans « Vernon Subutex » ?

Non, pas tout à fait. Le roman de Virginie Despentes se déroule plus près des Buttes-Chaumont, l'immigration chinoise n'y est donc pas montrée. Et puis, l'autre différence, c'est la présence des enfants dans « Arène ». Comme dans tous les quartiers populaires, malgré la violence, les petits sont connus de tous et comme... protégés. Ça ne dure

pas quand ils grandissent. Mais il y a une véritable solidarité des mères, que je voulais montrer, pour sauver ces quartiers et leurs enfants.

Les réseaux sociaux sont au cœur d'« Arène », vous en faites quel usage ?

Je ne suis que sur Twitter. J'y ai atterri au moment de l'élection de Nicolas Sarkozy... Le contenu que j'y trouve est plus social et politique que personnel, contrairement à Facebook. En même temps, je suis consciente de l'ambivalence de Twitter, qui a contribué à abaisser le niveau de langage de la classe politique.

La dernière fois que vous avez pensé :

« même le pire des scénaristes n'aurait pas pu inventer une histoire pareille » ?

Franchement, je crois que personne n'aurait pu imaginer que la crise de la Covid-19 allait amener à « éteindre » le monde avec un confinement généralisé. Il y a aussi eu l'évasion du Japon de

Carlos Ghosn, l'ancien P.-D.G. de Renault, dans une malle... Ça, personne n'aurait osé, non plus. Ça ne m'étonne pas que Netflix en fasse une série !

C'est quoi, une fiction réussie ?

Cesont des personnages réussis. À la fois héroïques et humains, on peut toucher du doigt ce qu'ils ressentent. En littérature, « La Conjuraison des imbéciles » de John Kennedy Toole, « L'Équilibre du monde » de Rohinton Mistry ou encore « Sourires de loup » de Zadie Smith sont, de ce point de vue-là, de magnifiques réussites.

Et au cinéma ?

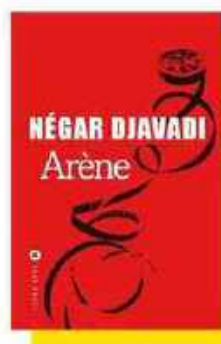
Le premier exemple qui me vient, c'est « Husbands » de John Cassavetes.

Vous n'avez pas peur de désorienter vos lecteurs avec cet ouvrage très différent de « Désorientale », votre premier roman ?

J'avais épuisé le sujet de mon Iran natal, je n'allais pas y revenir. Et en tant qu'auteur, à l'inverse de ce qui se passe quand je suis scénariste, je m'octroie la liberté de ne pas être dépendante du désir des autres... Mais j'espère qu'en refermant mon livre, les gens se diront : « Ça tient la route ! »

« Arène » est un roman on ne peut plus cinématographique. À quel réalisateur rêvez-vous en cas d'adaptation ?

À personne, et ce n'est pas une posture. En fait, j'ai réalisé ce livre en même temps que je l'écrivais...

FRESQUE RÉALISTE
ARÈNE

Camille, lycéenne, filme une policière qui donne un coup de pied à un corps sans vie et poste la vidéo sur Twitter, sans imaginer la violence qu'elle va déclencher... Pour son deuxième roman, Négar Djavadi n'a pas choisi la facilité. En partant de destinées individuelles - Camille, la lycéenne adepte des réseaux sociaux ; Benjamin, le dirigeant d'une plateforme concurrente de Netflix et Sam, la policière qui rêve de s'imposer -, elle tisse une toile habile qui finit par ressembler à un instantané de la France d'aujourd'hui. Implacable et fascinant. Liana Levi, 22€.



CRITIQUES

ROMAN

Le Belleville des vanités

ARÈNE, PAR NÉGAR DJAVADI, LIANA LEVI, 432 P., 22 EUROS.

Ecrivaine-gladiatrice, l'auteure du fort bien accueilli « Désorientale » se jette dans la bagarre avec son second roman, « Arène ». Celle qui est aussi scénariste ose se mesurer aux deux rivaux les plus puissants de la littérature: la série et les réseaux sociaux. Son héros, Benjamin Grossmann, vient

d'être promu à un poste clé au sein de BeCurrent, plateforme à la Netflix. Une ascension vertigineuse pour le trentenaire issu de ce Paris coincé entre Belleville et Ménilmontant, où se croisent prostituées chinoises, migrants et bobos. Après une visite à sa mère qui vit toujours dans le quartier, il se fait

dérober son portable et pour-suit le garçon qu'il soupçonne du méfait. Le lendemain, le voleur est retrouvé mort. L'image de son cadavre filmé par une vidéaste militante fait le tour du web. Benjamin l'a-t-il tué? Du prédicateur musulman cocaïné à la députée arriviste, en passant par le réfugié afghan, Négar Djavadi fait entrer tout un monde dans ses 400 pages, mais aussi toute une époque – la nôtre. Entre « le Bûcher des Vanités » de Tom Wolfe et « Vernon Subutex » de Des-pentes, une fresque sociale et enlevée, dans la grande tradition du roman-feuilleton à la Eugène Sue.

ÉLISABETH PHILIPPE



On aime ★ bien ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ à la folie ● pas du tout



JEAN-CLAUDE VANTROYEN

ROMAN



Arène

★★★★
NÉGAR DJAVADI
Liana Levi
432 p., 22 €
ebook 16,99 €

« On devient des personnages de cette société de l'image »

L'« Arène », c'est Paris. Là où s'entrechoquent jeunes des cités, dealers, flics, mères de famille, migrants, prédicateurs médiatiques, activistes, politiciens, pontes d'industrie récréative. Le roman choral de Négar Djavadi est mené à cent à l'heure, au rythme infernal de la ville.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Négar Djavadi nous avait enchanté et ému avec *Désorientale*, son premier roman, qui a connu un grand succès avec son histoire d'une jeune Iranienne fuyant son pays pour atterrir à Paris. Mais la femme de cinéma, qui a d'ailleurs étudié à Bruxelles, la scénariste pourra-t-elle écrire autre chose qu'une histoire qui lui est proche ? La question amusait certains milieux qui avaient peut-être hâte de la voir trébucher dans l'arène littéraire. *Arène*, précisément, c'est le titre qu'elle donne, comme en clin d'œil, à son deuxième roman. Et c'est une réussite totale qui cloue magnifiquement le bec à tous ces gens qui l'attendaient au tournant.

Cette arène, c'est Paris. Plus précisément le triangle Belleville – Jaurès – Buttes-Chaumont. Qui s'élargit quelquefois au reste de Paris quand on suit l'un ou l'autre personnage. Ils sont nombreux, ces personnages. Il y a Benjamin, patron des séries chez BeCurrent, le Netflix du roman ; sa mère Cathie, qui vit dans le quartier ; Camille, une ado bloqueuse ; sa mère Valentine ; Stéphane, l'intello islamiste ; Sam, la fliquette beur ; Amir, le migrant afghan ; Thérèse Liu, la petite Chinoise et Chloé, Ariane, Moka, Dalloz, Clément, Djam, Mélina, Thomas, Roxane la politicienne, Yolande, Jasmine, Nouara, les mères... Tous sont projetés dans cette arène bouillonnante, comme des particules dans un mouvement brownien. Tous sont, quelque part, liés l'un à l'autre, comme dans la théorie des dominos ou du papillon.

C'est la mort du jeune Issa qui déclenche tout. Et la disparition du portable de Benjamin. Comme des allumettes qu'on balance dans un endroit déjà inflammable. Et ce sera l'explosion. Inéluctable, intense et meurtrière.

Paris, c'est ça, cette arène aux combats permanents ?

Cela reste un roman, une fiction et tout est toujours en gros plan dans une fiction. Bien sûr, Paris ce n'est pas cette arène jour après jour, heure après heure. Mais c'est ça aussi, oui, dans certains quartiers en tout cas. J'habite dans le 10^e, depuis plus de 20 ans et je sais que ça existe, il y a eu plusieurs morts depuis deux ou trois ans dans le quartier. Un garçon de 14 ans a été tué en juillet dernier.

Comment voyez-vous l'avenir de ce genre de quartier et d'une métropole comme Paris ?

J'espère désespérément qu'on se penche sur cette question. Que l'écologie dont on parle en permanence, ce soit d'abord une écologie humaine. J'ai l'impression qu'on a détourné les yeux, parce que les problèmes sont énormes. Et c'est tout autant le problème d'un quartier, d'une ville que d'une nation. Ce qui me choque, c'est qu'ils se renvoient tous la balle : la mairie dit que c'est à l'Etat d'agir, l'Etat dit le contraire et les problèmes s'aggravent de plus en plus. Et vont vers l'implosion, l'explosion. Il y a une réelle violence urbaine. Il y a une chicagoisation de Paris.

Il y a pourtant, et le roman le montre, des personnes de bonne volonté.

Il y a énormément de personnes de bonne volonté. C'est un quartier qui est hyper-chaleureux. Il y a des gens, des associations, beaucoup d'entraide, de solidarité, un regard très bienveillant sur les enfants. Mais c'est presque comme vider l'eau de la mer, c'est très difficile de résister aux effets de cette drogue.

Vous avez écrit un roman choral. C'était la meilleure façon de faire sentir cet éparpillement des pensées et des actions ?

J'avais d'abord envie d'écrire un roman sur Paris, d'embrasser Paris dans son ensemble. Je devais donc imaginer plusieurs personnages pour rendre compte de la ville et de sa population. Cette ville qu'on traverse et qui nous traverse. Il y a sans cesse des interruptions, des bruits, des odeurs, des conversations qui rentrent dans nos vies au fur et à mesure qu'on se déplace. Je voulais écrire ce mouvement perpétuel général, montrer la densité de la ville, son mouvement, sa capacité à rentrer dans la vie des gens.

Tous ces personnages semblent sans cesse dépassés, au bord de la rupture.

On est pris de court, je crois. Le monde bat à un rythme qui n'est pas peut-être notre rythme à nous, on n'a pas à être sans cesse harcelé par le téléphone portable, par les choses à faire, par cette obligation de performance, de réussite. On a perdu pas mal notre animalité mais il nous en reste sans doute un peu, et on aime bien aussi s'asseoir, être tranquille et regarder le soleil se coucher.

Benjamin est un des pontes de BeCurrent, le Netflix de votre roman, et ce n'est pas un hasard.

« Paris se chicagoïse. Et cela s'accentuera si on ne fait rien. »

© PHILIPPE MATSAS.

Je voulais écrire ce mouvement perpétuel général, montrer la densité de la ville, son mouvement, sa capacité à rentrer dans la vie des gens

”

Entre les séries et la réalité, où est la vérité ?

Quelle est la vérité ? On dit aujourd'hui qu'on est dans la post-vérité, une sorte d'indifférence aux faits. Et c'est vrai : avant même qu'ils n'émergent, les faits sont noyés par des discours, des interprétations, des extrapolations, des scénarios différents. Et le factuel – dans le roman : qui a tué Issa et comment il est mort – en fait, tout le monde s'en fout. Un fait est vite déchiqueté par toute une meute qui vient des réseaux sociaux, des chaînes d'info, et qui exige de la nourriture. Alors on fictionnalise. On est dans l'ère du divertissement, qui nous détourne de la vérité et du monde.

Avec ce roman, vous voulez être un témoin, une dénonciatrice ?

J'ai simplement essayé de peindre quelque chose que je vois de ma fenêtre. Et je m'interroge sur la société de l'image, sur le fait qu'on devient des personnages de cette société de l'image, sur la façon de s'en sortir.

« Arène » profite de votre écriture à cent à l'heure, vive, rapide et vraie.

Je voulais attraper le rythme de la ville et du monde, rendre compte de cette diversité de langages, de pensées, d'intérêts, de désirs, des logiques différentes qui s'entrechoquent. Mais chacun reste dans son couloir, dans sa logique.

Et il y a tellement de bruit que personne n'écoute l'autre.

L'intégralité de cet entretien sur www.plus.lesoir.be



Une périphérie lointaine, théâtre de nos vies

D'une vidéo à l'embrasement, il suffit de peu. Plongée lucide dans notre époque violente et connectée.

★★★ **Arène** Roman De Négar Djavadi, Liana Levi, 432 pp. **Prix** env. 22 €, version numérique 16,99 €

Après la belle prouesse de *Désorientale* (paru en 2016), premier roman multi primé, beau succès en librairie, traduit dans une dizaine de langues, l'exercice du deuxième opus peut s'avérer délicat. Rien de tel pour Négar Djavadi (Téhéran, 1969) qui nous emmène cette fois dans un tout autre univers que celui des méandres de l'identité à travers trois générations marquées par la tragédie de la chute : *Arène* est un texte nerveux, résolument ancré dans le Paris de notre temps et qui prend le temps d'installer une réalité complexe en évitant les clichés.

Il n'a pas oublié d'où il vient malgré sa brillante réussite : Benjamin Grossmann, la trentaine assurée, responsable développement de la branche française d'une plateforme qui a réussi à concurrencer Netflix, est né à Belleville. S'il savoure son statut, obtenu selon lui à la loyale, il n'est pour autant pas dupe du prix qu'il a payé : désormais sans rêves ni désir, il n'est plus qu'un "pan-tin puissant, aussi factice qu'éphémère". Alors qu'il sera bientôt père et qu'il s'apprête à rejoindre l'Irlande, où ses bureaux vont être délocalisés, un ado en survêtements le bouscule et lui vole son téléphone portable. Un larcin comme il s'en commet des dizaines chaque jour, si ce n'est que son auteur est bientôt retrouvé mort près du canal Saint-Martin, victime d'un règlement de compte, s'empresse-t-on de décréter.

Effet dévastateur

Dans la foulée surgissent sur Twitter quelques minutes de vidéo montrant une policière en intervention au comportement répréhensible. Elle a été filmée par une lycéenne rebelle, assez insensible aux images qu'elle transmet (mais n'a-t-elle pas grandi sur un territoire où les meurtres se succèdent ?), espérant juste créer un beau tapage sous le pseudo qui protège son anonymat. L'effet sera dévastateur, sans que personne ne s'interroge sur le contexte dans lequel les images ont été arachées ni de la possibilité d'un montage. C'est l'emballement sur les réseaux sociaux, puis bientôt sur les plateaux de télé,

avant que la violence ne se déchaîne dans cette zone en déshérence, où les habitants n'ont rien en commun, "même plus l'indifférence". À cheval sur plusieurs arrondissements, le quartier Belleville-Jaurès-Buttes-Chaumont est en effet victime de l'incurie des autorités qui tout à coup, par opportunisme cynique, vont faire mine de s'en préoccuper.

Plusieurs personnages vont apparaître au fil d'un engrenage qui ne dure qu'un peu plus de vingt-quatre heures. Pour chacun, Négar Djavadi prend le temps de planter l'essentiel du parcours de vie et de partager leur ressenti, formant, selon sa manière de conter enracinée dans l'art oriental, comme des cercles concentriques. Au final et accentué par l'emballage, cela donne une galaxie de personnages apparaissant en fin de compte tous reliés, voire enchaînés les uns aux autres.

Réquisitoire

Qu'il s'agisse de la manière dont sont malmenés et abandonnés les migrants (à jamais étreints par "le fil rouge de la guerre"), de l'inaction de l'IGPN face aux violences policières et donc du manque de justice, de l'économie souterraine des travailleurs au noir dont tout le monde profite sans se poser de question, des discours racoleurs d'un extrémiste médiatique, de ces hommes et femmes politiques "inconsistants et creux, qui n'ont même plus le courage de descendre dans l'arène tels qu'ils sont, mais se présentent poudrés et magnifiés

de pied en cap par des hordes de communicants", le réquisitoire de Négar Djavadi contre les insuffisances et les bassesses du Paris visé est sans concession. En ce qui concerne les destinées individuelles prises au piège des dérives de cette époque, c'est avec beaucoup de justesse qu'elle interroge autant les responsabilités personnel-

les que le hasard et ce qui se tisse "à l'intersection de ce qu'on croit qu'il va se produire et ce qu'il se produit vraiment". Et là réside toute la force de ce roman haletant, aussi politique que romanesque, qui ne cesse de confronter le lecteur à l'incertitude comme aux étincelles de violence qui peuvent, en un clin d'œil, tout embraser. "Qui sait si ce que nous considérons comme un début n'est pas en vérité l'instant où notre trajectoire se heurte à celui de quelqu'un d'autre, où ils s'interpénètrent ? Un instant seulement, soudain remarquable parce que chargé d'inattendu. Pourtant, la seconde d'avant, ces existences étaient déjà en mouvement, remplies d'autres récits, lancées sur les chemins sinueux d'autres bonheurs, d'autres drames ou d'autres mensonges, et ce sont toutes ces mosaïques qui se retrouvent face à face, entrent en contact et s'ajustent." Parfois pour le meilleur, parfois pour le pire.

Geneviève Simon



Négar Djavadi

À LA PAGE

Entre guillemets

"Une fonction de survie"

"Il y a quelques années, j'avais vu une étude très intéressante, canadienne je crois, sur les différences de comportement entre les gens qui lisent et ceux qui ne lisent pas. Le résultat montre que les lecteurs de romans ont une bien plus forte capacité que les autres à faire face aux coups durs de la vie. Après tout, pourquoi éprouvons-nous du plaisir à lire des histoires qui ne nous concernent pas ? C'est quand même étrange ! En fait, la lecture a une fonction de survie, comme le rêve. Elle nous prépare à reconnaître les choses quand elles nous arriveront. J'aime bien cette idée." **→ Laurent Mauvignier, entretien avec Marine Landrot, Télérama, 26 août 2020.**

"L'écrivain est toujours présent"

"En tant que critique littéraire, je vois à quel point le sujet du 'je' dans l'écriture est compliqué en ce moment. J'en ai assez de voir réduite à cette question du narcissisme toute discussion sur un texte de mémoire ou d'autofiction... A mes yeux, inclure une partie de soi dans un livre, cela participe de la narration. Comment raconter quelque chose sans être présent ? C'est impossible. [...] Il y a des écrivains qui préfèrent se dissimuler dans la narration. Alors que l'on est toujours présent, même dans les commentaires savants !" **→ Daniel Mendelsohn, entretien avec Raphaëlle Leyris, Le Monde, 28 août 2020.**

À livre ouvert

La Grande librairie fait sa rentrée

Ce mercredi 2 septembre, à 20h50 sur France 5, La Grande librairie fait son retour. François Busnel a invité Amélie Nothomb (*Les Aérostats*, Albin Michel), Muriel Barbery (*Une rose seule*, Actes Sud), Franck Bouysse (*Buveurs de vents*, Albin Michel) et Julia Kerninon (*Liv Maria*, L'Iconoclaste). Ensemble, ils débattront sur le thème Lire, vivre et grandir.

La phrase

"Mais c'est le propre d'un bon chroniqueur de deviner qu'un livre est bon, même s'il ne sait pas pourquoi."

Jean-Jacques Brochier
in "Alain Robbe-Grillet. Qui suis-je ?" (1985).

Les ventes

Fnac (Bruxelles)

1. **Les aérostats** / Amélie Nothomb / Albin Michel
2. **L'Énigme de la chambre 612** / Joël Dicker / Éditions de Fallois
3. **Yoga** / Emmanuel Carrère / P.O.L.
4. **Nickel Boys** / Colson Whitehead / Albin Michel
5. **Fille** / Camille Laurens / Gallimard

Tropismes (Bruxelles)

1. **Yoga** / Emmanuel Carrère / P.O.L.
2. **Impossible** / Erri De Luca / Gallimard
3. **Nickel Boys** / Colson Whitehead / Albin Michel
4. **Fille** / Camille Laurens / Gallimard
5. **Croire aux fauves** / Nastassja Martin / Verticales



Le rendez-vous des livres **Culture & Savoirs**

ROMAN

Belleville brûle-t-il ?

Après *Désorientale*, Négar Djavadi signe un polar nerveux, ancré dans le Paris populaire.

ARÈNE

Négar Djavadi

Liana Levi, 432 pages, 22 euros

Paris, à la frontière des 10^e, 11^e et 19^e arrondissements. Dans le triangle d'or Belleville-Ménilmontant-Jaurès, où s'affrontent des bandes rivales, un adolescent, Gabriel Rahal, est poignardé dans le dos dans un local à poubelles. Quelques rues plus loin, Benjamin Grossmann, qui développe des séries pour une importante plateforme internationale, concurrente de Netflix, rend visite à sa mère, Cathie, monteuse aux Archives du film. Quand elle lui apprend qu'elle héberge un jeune migrant afghan et qu'il doit dégager les affaires de son ancienne chambre, Benjamin s'enfuit, les bras chargés d'un carton, et entre dans un bureau de tabac. Quand il se rend compte qu'il n'a plus son téléphone portable, il croit identifier le coupable, un jeune métis à capuche, qu'il poursuit et frappe. Quelques heures plus tard, l'adolescent, Issa Zeitouni, est retrouvé mort sur les berges du canal Saint-Martin par une policière, filmée à son insu par une lycéenne. La vidéo, qui la montre en train de donner des coups de pied dans le corps sans vie, fera le tour des réseaux sociaux et allumera la mèche.

Les rouages d'une machine lancée à toute allure

Construit comme une symphonie de bruit et de fureur, *Arène* est le roman d'une ville en perpétuel mouvement, avec ses histoires de migration et d'exploitation, ses inégalités et ses trafics, les stigmates des violences passées et présentes. Un Paris prêt à s'embraser où se croisent une foule de personnages qui ont tous un lien, proche ou lointain, avec la mort du jeune Issa. Pris dans les rouages d'une machine lancée à toute allure, tous sont liés, même s'ils ne se connaissent pas : Benjamin et Ariane, sa femme, Thérèse Liu, une « yakuza » de neuf ans passionnée par Nanouk l'Esquimau, Stéphane Jahanguir Sharif, un prédicateur musulman médiatique, Roxane Hayavi-Daule, la candidate de la majorité présidentielle à la mairie de Paris, Clément Merx, un jeune flic infiltré dans les mouvements d'ultragauche.

Scénariste virtuose, Négar Djavadi tisse une multitude de fils narratifs qui convergent pour dessiner une fresque ample, portrait d'une époque saturée d'écrans et d'informations, parfois fausses. Polar nerveux et addictif, *Arène* joue avec les codes des séries qui phagocytent le réel pour alimenter des fictions vues par des millions de gens. C'est aussi ce que raconte ce roman dérangeant qui laisse le dernier mot à la littérature. ●

S. J.



ARÈNE ROMAN NÉGAR DJAVADI

TT

En 2016, Négar Djavadi publiait *Désorientale*, un remarquable premier roman pétri d'autobiographie. Elle y traversait l'histoire de l'Iran et celle d'une jeune femme en exil, cherchant sa place dans le monde contemporain. Avec *Arène*, elle se concentre sur un quartier de Paris encore populaire, où se côtoient des jeunes des cités, des bobos, des travailleurs pauvres, des extrémistes religieux et des mères de famille multipliant les petits boulots. Tout le monde se bouscule, se filme sur son portable, trafique un peu. Au cœur de la fiction se tient Benjamin Grossman. Le jeune homme vient d'être promu chef d'une plateforme de diffusion de séries. Il est un leader, ou voudrait le croire. En décidant d'aller voir sa mère dans le quartier de son enfance, Benjamin plonge dans une spirale de violence et de mensonges. Un vol de smartphone, une vidéo devenue virale, un

gamin en survêt roué de coups, tout ça dans un périmètre urbain devenu une arène – voilà le point de départ de ce livre brillant, rythmé comme un polar.

L'autrice et scénariste a fait des études de cinéma, et l'image filmée est au cœur de son roman, qui décrit une société accrochée aux écrans jusqu'à la dévoration. Du petit dealleur à la policière débutante, des séries en streaming aux vidéos volées sur un portable, chacun se retrouve captif à son insu. Dans un Paris de plus en plus débordé, enflammé, la romancière va déployer son kaléidoscope, frôler l'apocalypse. «*De la chair, de la taule, de la carrosserie, du métal, de la pierre, du bois, tout peut s'enflammer, fondre, être déchiqueté, plié, broyé, écrasé...*» écrit-elle dans ce texte brutal, et pourtant intimiste, qui parle de manipulation sociale mais aussi de combats pour survivre avec les moyens du bord. — **Christine Ferniot**
| Éd. Liana Levi, 432 p., 22 €.



ENTRETIEN NÉGAR DJAVADI

—
PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-BAPTISTE HAMELIN
LIBRAIRIE LE CARNET À SPIRALES
(CHARLIEU)

ET PARIS DEVIENT ARÈNE

L'image est au cœur du deuxième roman de Négar Djavadi, l'image saisie par un portable provoquant l'émotion et le *buzz*. Quarante-huit heures de vies malmenées dans un Paris des quartiers populaires prompts au chaos, au soulèvement, où des personnages gravitent sans se croiser réellement. Haletant, actuel et passionnant !





Quatre ans après le succès de *Désorientale*, comment vous sentez-vous au moment si particulier de présenter *Arène*, votre nouveau roman ?

NÉGAR DJAVADI — Toujours avec une émotion forte et particulière cette année car le roman a été terminé durant le confinement. C'est impressionnant d'échanger ainsi aussi rapidement avec des premiers lecteurs et se dire que le roman va désormais vivre son chemin.

Votre *Arène* est Paris. L'arène est un lieu de spectacles, de violences, de mises à mort. Pourquoi avoir choisi Paris et plus exactement ses quartiers populaires ?

N. D. — L'essentiel de l'action se déroule dans l'Est parisien, dans un périmètre entre Belleville et Jaurès, jusqu'au canal Saint-Martin. J'avais très envie de parler de ce quartier si particulier où je vis depuis une vingtaine d'années, très familial mais aussi très violent, qui est situé sur quatre arrondissements et possède une longue histoire d'immigration. Un lieu où le « vivre ensemble » s'exerce au quotidien. Et plus largement, l'idée d'écrire sur Paris, cette ville étonnante au rythme effréné, ses monuments, ses quartiers si différents et sa population si variée, m'accompagnait depuis longtemps. Je souhaitais que le roman, par sa forme et son histoire, reflète cette diversité, ce Paris du XXI^e siècle où les habitants cohabitent sans échanger, où les écrans permettent le lien telle une toile d'araignée. Cette arène est ce Paris, celui historique, celui des monuments où un événement liera des personnages qui ne se croiseront pas.

De nombreux personnages peuplent le roman mais un homme en particulier sera le principal. Pourquoi ce choix ?

N. D. — Benjamin Grossman est en effet le personnage principal de cette galerie. Il est directeur de fictions d'une plate-forme américaine, BeCurrent, concurrente de Netflix. Je suis moi-même scénariste et connais bien ce genre de personnage, ce milieu. Toutefois, ce n'est pas pour cela que j'ai décidé que Benjamin conduirait l'histoire. À travers ce roman, je voulais m'interroger sur un phénomène actuel qui m'interpelle, qui me questionne, cette façon dont les faits et les événements sont saisis par les chaînes d'infos, les réseaux sociaux et sont alors « fictionnalisés ». Quand les événements sont scénarisés, l'opposition qui surgit entre les faits réels et le narratif médiatique



génère une dissonance cognitive qui rend ces événements illisibles. C'est que nous vivons actuellement avec l'ingénierie Covid qui déverse plus de scénarios que de réponses. Mon ambition était de créer une histoire illustrant cette manipulation du réel avec, pour personne principale, un maître de la fiction qui en connaît tous les codes.

***Arène* est le règne de l'image. A-t-elle remplacé l'argent ?**

N. D. — C'est vrai qu'il y a eu, en littérature, beaucoup de fresques se déroulant dans Paris, fresques sociales amples avec beaucoup de personnages, tissées souvent autour de l'argent. Dans ce roman, il n'est pas question d'argent. Le moteur du roman, celui qui remplace l'argent, est l'image. Car aujourd'hui l'image a une valeur marchande, une valeur importante. On peut, si on est au bon endroit au bon moment, avec son smartphone, saisir la « bonne » image, cette photo qui fera, par l'immédiateté des réseaux sociaux, de son auteur un personnage célèbre courtisé par les médias. C'est cela, *Arène*, c'est Paris qui se décrit en une photo qui fera polémique et donc le buzz. Benjamin est représentatif de ce monde d'images, ce monde où avoir la bonne image donne accès à beaucoup de choses.

À PROPOS DU LIVRE

Quatre ans après *Désorientale*, Négar Djavadi offre, avec *Arène*, une œuvre saisissante de perspicacité conduisant avec dextérité une histoire qui se referme tel un piège sur ses personnages et son lecteur. Une image saisie par le portable d'une adolescente,

une courte scène montée qui devient fiction bouleversante et détruit sur son passage toute forme de vérité. Négar Djavadi observe. Elle observe ses personnages perdre pied, se questionner dans un quotidien qui ne leur en laisse plus le temps. Un court moment d'inattention et ce sont des vies qui basculent. Nulle possibilité de retour en arrière dans l'urgence

NÉGAR DJAVADI
★ *ARÈNE*

Liana Levi
432 p., 17 €

LI & CONSEILLER PAR

M.-L. Turoche
Lib. Coiffard
(Nantes)
D. Bouillo
Lib. M'Lire
(Laval)
A. Richard
Lib. des Halles
(Niort)
N. Jakobowicz
Lib. Le Phare
(Paris)

de l'émotion. Ce livre est d'une précision diabolique, égrène un tic-tac d'horlogerie suisse, semant ci et là quelques détails d'importance, s'offrant avec délectation des scènes d'anthologie où quelques médiocres accèdent à l'éphémère jouissance d'être vus et reconnus. *Arène* est une pure réussite. Pouce levé du libraire dans l'arène de la rentrée !



CRITIQUE DOMAINE FRANÇAIS

Dans le ventre de la Cité

APRÈS LE TRÈS REMARQUÉ *DÉSORIENTALE*, NÉGAR DJAVADI NOUS REVIENT AVEC UN THRILLER URBAIN PERCUTANT.

Arène s'inscrit dans le quartier parisien de la Cité Rouge, entre misère, trafics de drogue et règlements de comptes. Ici, on est bien loin des arrondissements luxueux qui rendent si célèbre la capitale. Pas de touristes qui traînent dans les rues, plutôt des « tunnels de contrariétés et de violences » que les habitants traversent au quotidien. Des générations d'immigrés, d'ouvriers et de sans-papiers s'y sont frottées, à sa saleté, à sa densité et à sa pauvreté. Parfois, et c'est rare, l'un d'entre eux parvient à en sortir. C'est le cas de Benjamin Grossmann, 35 ans, fraîchement nommé responsable du développement de la branche française de BeCurrent. Cette dernière, une écrasante plateforme de divertissement américaine qui n'est pas sans rappeler Netflix, déverse « sur l'humanité des torrents d'histoires, des avalanches d'émotions, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, avec une générosité et une efficacité qu'aucun prêcheur, imam, rabbin, gourou, homme politique n'est capable d'égaler ». Fils d'un régisseur alcoolique et d'une mère monteuse, Grossmann a baigné dans le cinéma d'auteur depuis son plus jeune âge avant de le trahir. Le voilà, après des années de dur labeur acharné, une expatriation aux États-Unis et un renoncement

pour ainsi dire total à toute forme de vie privée, au sommet de sa carrière.

Lors d'une de ses rares visites à sa mère, dans son quartier natal, il se fait voler son téléphone portable, lequel contient toute sa vie professionnelle. Et c'est à partir de ce simple incident, banal en apparence, que jaillit toute l'intrigue d'*Arène* – bouillonnante, frénétique, complexe. Car Benjamin Grossmann est prêt à tout pour récupérer ce qui lui appartient, y compris s'en prendre aveuglément à la mauvaise personne. Un adolescent qui, le lendemain, est retrouvé mort par une policière... Policière qui, excédée par ses conditions de travail dégradantes et le machisme outré de ses collègues, « dont l'origine se situe dans la grotte préhistorique de leur cerveau, là où, depuis qu'une côte d'Adam a servi à créer Eve, tout un tas de croyances imbéciles se sont fossilisées », donne un coup de pied dans ce qu'elle ignore être un cadavre... Coup de pied qui, par malchance, est filmé et aussitôt partagé sur les réseaux sociaux par une adolescente de la cité, provoquant une déferlante de révolte.

On l'aura compris : le deuxième roman de Négar Djavadi met les pieds dans le plat. Les débats houleux qui divisent notre pays (les violences policières, le racisme ambiant, la névrose politico-médiatique) s'entrechoquent violemment. À la manière

d'un engrenage implacable, d'une mélodie qui s'emballa ou d'un malade qui perd pied, le récit déroule ses quatre parties – *prélude, moderato, crescendo, furioso*. Le rythme même de l'écriture, fiévreux, enragé, fait se succéder personnages et rebondissements de manière effrénée. Notre société où tout se vit dans l'instant, guidée par le pouvoir grisant et illusoire des images, est disséquée. La perpétuelle « masse d'informations qui circule », les « hypermarchés de la fiction » qui nourrissent les esprits, le culte obsessionnel de la performance forment une toile de fond plus que réaliste.

Si *Désorientale* mêlait avec originalité exil, cinéma et désir de maternité sur fond d'introspection, le nouveau roman de Négar Djavadi se frotte à une fiction réaliste, polyphonique, à la portée ambitieuse. Ancré dans l'infinie complexité d'une population multiculturelle et raciste sur le point d'imploser, le roman ne fait aucun compromis, ne prend aucun raccourci. Et c'était loin d'être évident, tant le sujet est épineux. À l'image de Stéphane Jahanguir Sharif, figure controversée pétrie de contradictions, père de famille respectable accro à ses doses, porte-parole des musulmans et fervent détracteur des féministes. En dépit des combats sociaux qu'il mène, il semble saturé de rage. Une rage qui prend corps très tôt, au creux de son enfance, quand son père l'a abandonné pour rentrer au Pakistan. Car derrière les drames crasseux qui se jouent dans l'Est parisien, se dessinent de monumentales frustrations et des abîmes béants. En se glissant dans l'intimité de ses protagonistes, Négar Djavadi nous livre une peinture tout en tensions et en nuances d'un monde urbain blafard, d'une France à bout de souffle. Une mosaïque glaçante, qui célèbre un Paris cru, féroce, des griffes duquel on aimerait pouvoir s'échapper. Tout comme Stéphane Jahanguir Sharif, qui continue à y vivre mais « n'a pas plus d'amour pour cette ville qu'un animal pour la jungle qui l'a vu naître. C'est son écosystème et ça s'arrête là ». **Camille Cloarec**



© Philippe Matsas / L'Express / Liana Levi

Arène, de Négar Djavadi
Liana Levi, 432 pages, 22 €



Avant-critiques Rentrée littéraire 2020

SÉRIES NOIRES

Après le succès de *Désorientale*, Négar Djavadi radiographie, à l'est de Paris, la société d'aujourd'hui.

ROMAN/FRANCE • 20 AOÛT

Négar Djavadi

Son premier roman a connu un succès international, et pour cause ! *Désorientale* a fait émerger la voix originale de Négar Djavadi. Née en Iran, grandie à Paris, elle a nourri sa plume de ses racines bigarrées. Pas évident de revenir pour un second round. Pour cela elle prend le pari de changer complètement d'univers et de style. Derrière le « mythe de Paris ville bourgeoise, bijou de beauté et de culture » se cache une cité plus complexe et obscure, mélange de cultures et de « nœuds de violence ». Le décor est planté dans le quartier de Belleville, une Tour de Babel et un ring de boxe. Chacun tente d'y survivre avec ses codes et ses principes. Tant d'êtres s'y croisent ou s'y côtoient, sans jamais se parler ou se connaître.

L'auteure présente une vaste galerie de personnages illustrant cette multiplicité. Benjamin Grossman est une caricature de l'homme qui incarne la réussite. Il dirige l'équivalent de Netflix en France, BeCurrent. Mais dans l'enfance, ce fils unique a navigué entre le fantôme de son père mort et l'omniprésence de sa mère. Lui qui manie facilement l'enchaînement des séries, n'a pas prévu celle qui allait le prendre de court et le déstabiliser avec le vol de son portable, peut-être lié à la mort d'un adolescent. « *Tout peut arriver, à n'importe qui, n'importe quand* », surtout s'il existe une trace filée. L'actualité américaine a prouvé récemment, à quel point une vidéo peut enflammer la toile. Ici, le pouvoir des images et des réseaux sociaux s'empare d'une réalité occultée, d'une violence passée sous silence. Celle d'un cadavre aussi anonyme et insignifiant que les vivants qui gravitent dans ce roman.

Qu'ils soient flic, politicien, mère célibataire, jeune des cités ou clan-



PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/LIANA LEVI

destin, ils ne savent plus trop comment prendre leur destin en main. Un rien les entraîne loin de leurs rêves et de leurs aspirations. Asya Baydar reste l'éternelle étrangère, Jahanguir Sharif se transforme en shérif haineux, assoiffé de pouvoir. L'injustice est leur lot alors même qu'ils vivent à Paris, « *Terre promise des Damnés de la terre, au cœur de l'Utopie ratée du Cosmopolitisme* ». Négar Djavadi se livre, dans une prose contemporaine, rythmée de textos, à une critique sociale corrosive. Leurs chutes obligent ses personnages à revoir leurs trajectoires et leurs priorités. De là à espérer un vrai changement... Pas sûr. Kerenn Elkaïm

NÉGAR DJAVADI

Arène



LIANA LEVI

TIRAGE : 30 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 432 P.
EAN : 9791034903092
SORTIE : 20 AOÛT



9 791034 903092

Une périphérie lointaine, théâtre de nos vies



Geneviève Simon

D'une vidéo à l'embrasement, il suffit de peu. Plongée lucide dans notre époque violente et connectée.



Après la belle prouesse de *Désorientale* (paru en 2016), premier roman multi primé, beau succès en librairie, traduit dans une dizaine de langues, l'exercice du deuxième opus peut s'avérer délicat. Rien de tel pour Négar Djavadi (Téhéran, 1969) qui nous emmène cette fois dans un tout autre univers que celui des méandres de l'identité à travers trois générations marquées par la tragédie de la chute : *Arène* est un texte nerveux, résolument ancré dans le Paris de notre temps et qui prend le temps d'installer une réalité complexe en évitant les clichés.

Il n'a pas oublié d'où il vient malgré sa brillante réussite : Benjamin Grossmann, la trentaine assurée, responsable développement de la branche française d'une plateforme qui a réussi à concurrencer Netflix, est né à Belleville. S'il savoure son statut, obtenu selon lui à la loyale, il n'est pour autant pas dupe du prix qu'il a payé : désormais sans rêves ni désir, il n'est plus qu'un "*pantin puissant, aussi factice qu'éphémère*". Alors qu'il sera bientôt père et qu'il s'apprête à rejoindre l'Irlande, où ses bureaux vont être délocalisés, un ado en survêtements le bouscule et lui vole son téléphone portable. Un larcin comme il s'en commet des dizaines chaque jour, si ce n'est que son auteur est bientôt retrouvé mort près du canal Saint-Martin, victime d'un règlement de compte, s'empresse-t-on de décréter.

Effet dévastateur

Dans la foulée surgissent sur Twitter quelques minutes de vidéo montrant une policière en intervention au comportement répréhensible. Elle a été filmée par une lycéenne rebelle, assez insensible aux images qu'elle transmet (mais n'a-t-elle pas grandi sur un territoire où les meurtres se succèdent ?), espérant juste créer un beau tapage sous le pseudo qui protège son anonymat. L'effet sera dévastateur, sans que personne ne s'interroge sur le contexte dans lequel les images ont été arrachées ni de la possibilité d'un montage. C'est l'emballement sur les réseaux sociaux, puis bientôt sur les plateaux de télé, avant que la violence ne se déchaîne dans cette zone en déshérence, où les habitants n'ont rien en commun, "*même plus l'indifférence*". À cheval sur plusieurs arrondissements, le quartier Belleville-Jaurès-Buttes-Chaumont est en effet victime de l'incurie des autorités qui tout à coup, par opportunisme cynique, vont faire mine de s'en préoccuper.



Plusieurs personnages vont apparaître au fil d'un engrenage qui ne dure qu'un peu plus de vingt-quatre heures. Pour chacun, Négar Djavadi prend le temps de planter l'essentiel du parcours de vie et de partager leur ressenti, formant, selon sa manière de conter enracinée dans l'art oriental, comme des cercles concentriques. Au final et accentué par l'emballement, cela donne une galaxie de personnages apparaissant en fin de compte tous reliés, voire enchaînés les uns aux autres.

Réquisitoire

Qu'il s'agisse de la manière dont sont malmenés et abandonnés les migrants (à jamais étreints par "*le fil rouge de la guerre*"), de l'inaction de l'IGPN face aux violences policières et donc du manque de justice, de l'économie souterraine des travailleurs au noir dont tout le monde profite sans se poser de question, des discours racoleurs d'un extrémiste médiatique, de ces hommes et femmes politiques "*inconsistants et creux, qui n'ont même plus le courage de descendre dans l'arène tels qu'ils sont, mais se présentent poudrés et magnifiés de pied en cap par des hordes de communicants*", le réquisitoire de Négar Djavadi contre les insuffisances et les bassesses du Paris visé est sans concession. En ce qui concerne les destinées individuelles prises au piège des dérives de cette époque, c'est avec beaucoup de justesse qu'elle interroge autant les responsabilités personnelles que le hasard et ce qui se tisse "*à l'intersection de ce qu'on croit qu'il va se produire et ce qu'il se produit vraiment*". Et là réside toute la force de ce roman haletant, aussi politique que romanesque, qui ne cesse de confronter le lecteur à l'incertitude comme aux étincelles de violence qui peuvent, en un clin d'œil, tout embraser. "*Qui sait si ce que nous considérons comme un début n'est pas en vérité l'instant où notre trajectoire se heurte à celui de quelqu'un d'autre, où ils s'interpénètrent ? Un instant seulement, soudain remarquable parce que chargé d'inattendu. Pourtant, la seconde d'avant, ces existences étaient déjà en mouvement, remplies d'autres récits, lancées sur les chemins sinueux d'autres bonheurs, d'autres drames ou d'autres mensonges, et ce sont toutes ces mosaïques qui se retrouvent face à face, entrent en contact et s'ajustent.*" Parfois pour le meilleur, parfois pour le pire.

Négar Djavadi | Arène / roman | Liana Levi | 432 pp. | env. 22 €, version numérique 16,99 €

EXTRAIT

"Est-ce pour cette raison qu'elle n'a rien ressenti, absolument rien, bien que confrontée à un cadavre pour la première fois ? Ou bien est-ce parce qu'il n'y a ni flaque de sang, ni membres explosés ou déchiquetés pour lui soulever le coeur ? Ou alors, à cause du temps passé à mater des séries seules dans sa chambre, sans parler des téléfilms pourris de sa mère, ce genre de scènes fait désormais partie intégrante de son quotidien ? Combien d'heures de sa vie ont-elles rempli ? Combien de fois les a-t-elle emportées dans la cuisine, dans la salle de bains, jusque dans son lit, et le sommeil venant, a échafaudé des histoires dans lesquelles elle prenait parfois la place de la victime, parfois celle de l'inspectrice ou du meurtrier ?"



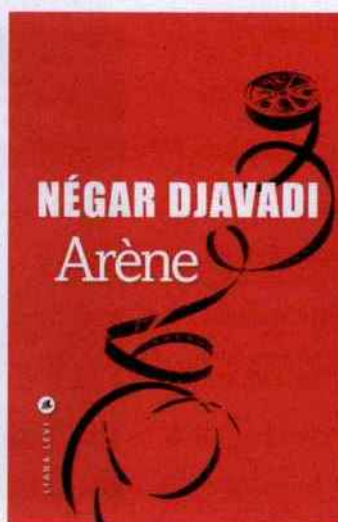
La ville brûle

Livre
du mois

Après le très remarqué *Désorientale* (lire journalzibeline.fr),

Négar Djavadi revient avec *Arène*. Plus question d'autobiographie romancée dans ce deuxième roman, un polar haletant, mené à un rythme d'enfer. Une intrigue serrée dans l'espace -le secteur est de Paris, entre Belleville et La Grange aux Belles, tout près du tristement célèbre gibet de Montfaucon- et le temps -un peu plus de 24 heures-, que la plongée dans le point de vue de multiples personnages intensifie. Une partition chorale habilement composée, qui démarre *moderato* puis va *crescendo* pour culminer en un *furioso* que même ses acteurs principaux n'imaginaient sans doute pas. Une spirale de violence alimentée par les réseaux sociaux, la circulation des images. Tout aurait-il autant dérapé si Benjamin Grossmann, le protagoniste central, n'avait pas perdu son portable ? Si la policière Sam Baydar n'avait pas « bousculé » un corps à terre ? Si la jeune Camille n'avait

pas filmé la scène ? Très vite, tout s'emballe, et les cités de ce quartier populaire s'enflamment, enflammées par les discours d'un prédicateur médiatique et, accessoirement, par certains de ses hommes de main. Le roman est brutal, le constat amer. Il suffit de presque rien pour mettre le feu aux poudres dans les zones urbaines oubliées des pouvoirs publics, observées de loin par une police désabusée. Et le pire, c'est que de tels événements peuvent former la trame d'une série à succès ! Benjamin le sait bien, lui qui occupe un poste important au sein de la plateforme Be Current. Toute cette histoire pourrait faire un excellent scénario... La romancière, qui est également scénariste, le sait bien aussi. Dans un monde d'images



et de divertissement, n'oublions-nous pas de voir la réalité qui nous entoure ? C'est sans doute principalement cette question que Négar Djavadi pose dans ce récit à haute intensité. Et si l'on peut parfois se perdre dans tous les autres sujets brûlants qu'elle aborde à la marge (les migrants, la démagogie des édiles, l'islamophobie...), force est de constater la pertinence d'une telle

interrogation et l'engagement de l'autrice à faire du roman noir un instrument de lutte. Et de réflexion.

♦ FRED ROBERT ♦

Arène ♦ Négar Djavadi
Editions Liana Levi, 22 €



La trépidante *Arène* de Négar Djavadi

Ce week-end on lit. Autour d'un vol de portable, un quartier de Paris s'enflamme. Un roman haletant sur notre société malade.

Benjamin a fait une croix sur sa jeunesse populaire. Il arrive à Paris, de Los Angeles, avec un emploi de rêve à 30 000 € par mois. En passant chez sa mère, au milieu des tours, il ne retrouve plus son téléphone.

Ce portable, avec toutes ses infos, n'a pas de prix. Il court après l'ado à capuche qu'il soupçonne. Quelques heures plus tard, le gamin est secoué par Sam, une policière qui le croit endormi. Mais il est mort. Une ado a tout filmé. La vidéo devient virale.

Ascenseur social, délinquance, violence policière, esclavagisme moderne, tous ces thèmes s'emboîtent parfaitement dans cette course contre la montre. À travers une galerie de personnages réalistes et pas manichéens, Négar Djavadi met en lumière un Paris, une France, un modèle occidental à bout de souffle.



Négar Djavadi.

PHOTO : PH MATSAS/LEEEXTRA

C'est le deuxième roman de cette autrice franco-iranienne, également scénariste. D'ailleurs, tous les ingrédients sont réunis pour se croire dans une série. Ça aurait aussi du panache à l'écran.

Karin CHERLONEIX.

Arène, Liana Levi, 432 pages. 22 €.

Le livre de la semaine

Arène

Dans ce roman, entre Prélude et Postlude, la « musique » résolument contemporaine de Négar Djavadi laisse le diable mener l'intrigue, l'indulgence n'y ayant guère sa place. Il faut dire que nous sommes dans un quartier de l'Est parisien – Cité Rouge, Grange-aux-Belles – où, pour régner sur leur territoire et y effectuer d'avantageux trafics, des bandes rivales n'hésitent pas à s'entretuer et à s'opposer, par tous les moyens, à ceux qui se mettent sur leur chemin. A la violence physique et autres actes répréhensibles – incendies, destructions diverses – s'ajoute, bien entendu, le lynchage sur les réseaux sociaux. Bienvenue donc dans l'Arène...

Bonne observatrice et, surtout, remarquable scénariste, l'auteure présente avec beaucoup de réalisme le tragique basculement de la vie de ses personnages lorsque ceux-ci parviennent à la conserver. Pour un geste maladroit, Samantha l'irréprochable policière perdra tout ce qui jusque-là comptait pour elle. L'exemplarité de son intégration et la générosité d'esprit qui l'animait ne lui seront d'aucun secours lorsqu'elle en aura besoin.

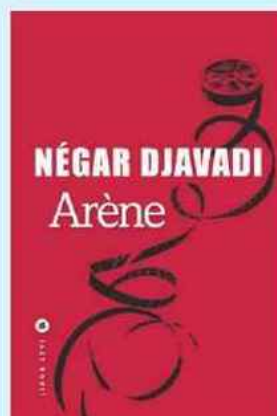
Benjamin, un jeune homme issu du quartier, devenu le représentant français d'une célèbre firme américaine, subira la loi du milieu qu'il croyait bien avoir laissé derrière lui.

Camille, autre jeune décidée à jouer librement avec le feu de la bra-

vade, comprendra, mais un peu tard, les risques qu'elle a pris et fait prendre à d'autres. Un soir, Place du Colonel-Fabien, regrets et remords ne seront rien d'autre qu'une « consolation dérisoire comparée à l'océan de terreur dans lequel elle se noie, mais suffisamment réelle pour qu'elle puisse l'emporter dans sa prison intérieure, où bientôt elle s'enfermera, pour la ronger jusqu'à l'os, se disant qu'elle n'est peut-être pas complètement un monstre. »

Une écriture juste, bien focalisée, rend inutile tout jugement supplémentaire : un art que Négar Djavadi maîtrise parfaitement, en y ajoutant sa belle sensibilité de femme. ■

Denis Jouan



ARÈNE
Négar DJAVADI
Ed. Liana Levi
426 pages – 22 euros



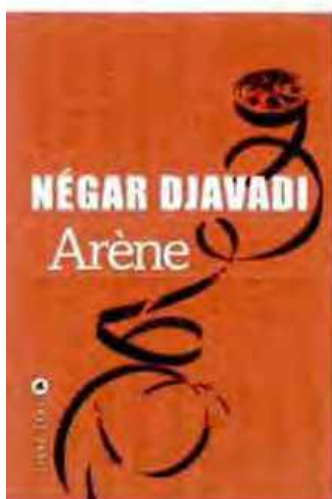
LE CHOIX DES LIBRAIRES

ÉLISE GOUMENT

LIBRAIRIE LA GALERNE, LE HAVRE

Paris est une arène. En son cœur, dans le quartier de Belleville, une jeune policière, manifestement intègre, craque. Son geste, filmé par une adolescente en pleine révolte, suscite émoi et aversion sur les réseaux sociaux. Cette vidéo déclenche un jeu à la fois malsain et sans issue pour tous les protagonistes de cette histoire. Négar Djavadi nous livre une vision éclairée et non manichéenne de notre société faite de réseaux sociaux, de rumeurs, de récupérations politiques...

Il y a quatre ans, l'autrice m'avait déjà captivée avec *Désorientale*, un premier roman fabuleux, un coup de maître. Plébiscitée par nombre de libraires et de lecteurs, notamment ceux du jury de La Galerne, on pouvait l'attendre au tour-nant après un tel succès. Et ce retour est une grande réussite, Négar Djavadi se réinvente dans ce second roman, très différent du premier et très ancré dans l'actualité ; un livre bien en phase avec le toujours formidable travail des éditions Liana Lévi. Brillant et foisonnant, *Arène* est à lire absolument ! 11



ARÈNE

Négar Djavadi

Liana Lévi

432 pages

22 €



LIVRE



Arène

Chronique littéraire d'Hélène Mée

Pour étrenner ces chroniques littéraires confinées, je vous propose de découvrir Négar Djavadi et son dernier ouvrage, «Arène».

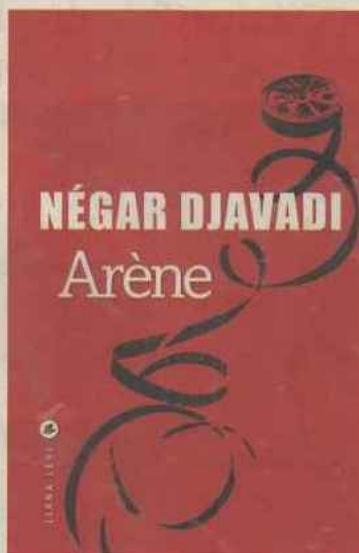
Négar Djavadi est née en Iran en 1969 dans une famille d'intellectuels, opposants au régime du Shah puis de Khomeiny. Elle arrive en France à l'âge de onze ans après avoir traversé les montagnes du Kurdistan à cheval avec sa mère et sa sœur. Elle est aujourd'hui scénariste, aussi bien de documentaires que de séries.

En 2016, elle publie, chez Liana Lévi, son premier roman, Désorientale, une fiction entre Orient et Occident pour laquelle elle a obtenu une vingtaine de prix littéraires en France et qui a été traduite en une dizaine de langues. Désorientale est un récit écrit sous forme de monologue foisonnant où s'entrecroisent l'histoire des Sadr sur trois générations, la jeunesse et l'ivresse du rock, les confidences chuchotées dans la salle d'attente d'un cabinet médical.

Après un tel succès, son deuxième roman était attendu avec impatience mais aussi appréhension par ses lecteurs.

Arène, roman social contemporain, réussit brillamment l'épreuve.

Benjamin Grossman, 35 ans, est un jeune dirigeant d'une plateforme américaine de diffusion de séries aux millions d'abonnés. De retour dans le Xe arrondissement, son quartier natal, il se fait voler son portable C'est l'élément déclencheur d'une spirale de violence dont aucun des protagonis-



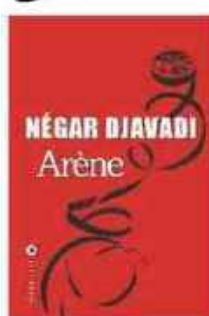
nistes ne sortira indemne.

Ce roman choral rassemble tous les maux de la société urbaine : les nouveaux parvenus de la net économie et les laissés pour compte des banlieues, l'emprise des réseaux sociaux, l'errance des migrants, des politiciens opportunistes et un précheur médiatique, une bavure policière, les règlements de compte de bandes rivales : Une fiction âpre avec l'Est parisien comme arène.

LN



Satire



Arène

♥♥♥ C'est un tout autre Paris que traque l'auteure de *Désorientale*, son précédent roman multirécompensé. Entre Boboland et quartier-monde, Belleville est le théâtre d'affrontements

entre bandes rivales face à des policiers prêts à en découdre, mais aussi d'une mère et de son fils, Benjamin Grossmann, qui est devenu l'homme qui compte à la tête de la société de production BeCurrent. Qui est à l'abri d'un dérapage ? Personne. Un vol de portable, et tout déraile. Négar Djavadi malmène ses personnages. C'est vif, sombre et terriblement addictif : à la façon d'une série Netflix ! **N. S.**

Par Négar Djavadi, éd. Liana Levi, 432 p., 22 €.



Culture



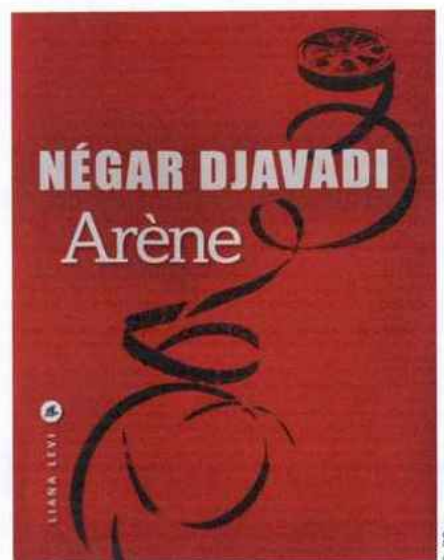
sortir

Arène de Négar Djavadi (publié chez Liana Levi)

Benjamin Grossman veut croire qu'il a réussi, qu'il appartient au monde de ceux auxquels rien ne peut arriver, lui qui compte parmi les dirigeants de BeCurrent, une de ces fameuses plateformes américaines qui diffusent des séries à des millions d'abonnés. L'imprévu fait pourtant irruption un soir, banalement : son téléphone disparaît dans un bar-tabac de Belleville, au moment où un gamin en survêt le bouscule. Une poursuite s'engage jusqu'au bord du canal Saint-Martin, suivie d'une altercation inutile. Tout pourrait s'arrêter là, mais, le lendemain, une vidéo prise à la dérobée par une lycéenne fait le tour des réseaux sociaux. Sur le quai, les images du corps sans vie de l'adolescent, bousculé par une policière en intervention, sont l'élément déclencheur d'une spirale de violences. Personne n'en sortira indemne, ni Benjamin Grossmann, en prise avec une incertitude grandissante, ni la jeune flic à la discipline exemplaire, ni la vo-

leuse d'images solitaire, ni les jeunes des cités voisines, ni les flics, ni les mères de famille, ni les travailleurs au noir chinois, ni le prédicateur médiatique, ni même la candidate en campagne pour la mairie. Tous captifs de l'arène : Paris, quartiers Est.

Ce deuxième roman de Négar Djavadi (après *Désorientale*) nous décrit, à travers un roman noir, notre quartier où se côtoient des jeunes des cités, des bobos, des travailleurs pauvres, des extrémistes religieux et





des mères de familles multipliant les petits boulots. C'est à la fois brutal et intimiste ; nous sommes emportés dans cette histoire où l'influence des réseaux sociaux, des journaux télévisés et l'action des « politiques » sont particulièrement bien décrites. Tous les personnages d'Arène semblent perdre pied dans ce monde qui court certes trop vite, mais qui court jusqu'où exactement ?

L'écriture est vive, alerte, avec un regard particulièrement aiguisé sur la société contemporaine, obnubilée par le règne tout puissant de l'image.

Négar Djavadi porte un regard désabusé sur notre société : elle parle avec style de manipulation sociale et des moyens de survivre dans cette société. ■



Rentrée littéraire avec le retour de Négar Djavadi : dans l'Arène, aurions-nous été lâches ou courageux ?

9 AOÛT 2020 par BDEMAZY

En 2016, Négar Djavadi publiait le livre de l'année, si pas du lustre, *Désorientale*. Branchés Culture **vous en parlait après sa sortie** mais également à l'occasion du passage de l'auteure à l'Intime Festival, **durant lequel elle nous avait accordé une longue interview sous un soleil de plomb place du Théâtre à Namur**. Depuis, *Désorientale* a fait le tour du monde, remporté de nombreux prix et été traduit dans une dizaine de langues. Un succès amplement mérité ! Quatre ans plus tard, elle est de retour avec son second roman, *Arène*.

Tout comme en cinéma – milieu dont est issue Négar, scénariste et réalisatrice formée à l'INSAS -, un premier succès peut être un cadeau empoisonné, créant des attentes fortes pour le deuxième opus – livre ou film -, tant de la part des critiques que des lecteurs. Chez Branchés Culture, aucune pression sur Négar : juste une grande impatience de lire à nouveau sa plume, de découvrir l'univers dans lequel elle nous emmènera. Avec, depuis 2016, un questionnement : va-t-elle poursuivre dans la veine de *Désorientale*, mêlant l'histoire de l'Iran et la vie de Kimîa en Europe ?

C'est probablement ce à quoi s'attendent beaucoup de lecteurs, tant *Désorientale* a pu intriguer, « désorienter », avec ce subtil mélange entre l'histoire millénaire de l'Iran, façon Mille et une nuits, et l'histoire contemporaine d'une jeune exilée. Ce mélange allait-il devenir la marque de fabrique de Négar Djavadi ? Allait-on avec *Arène* poursuivre dans



la même veine ? Ou au contraire être surpris une nouvelle fois ?

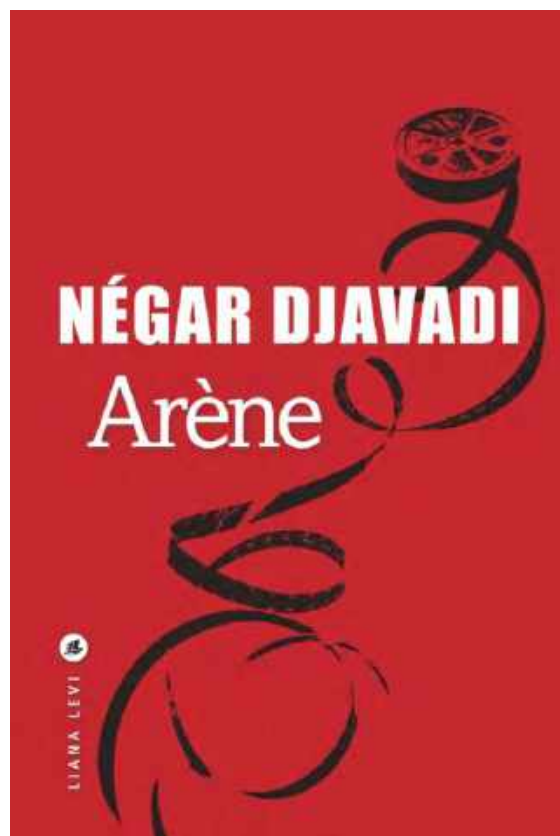
Assumant une admiration sans limites pour l'auteure, et dès lors un manque total d'objectivité, les deux approches avaient pour nous leur pertinence. Mais il y a fort à parier que certains critiques littéraires attendaient Négar au tournant et lui auraient reproché le choix de la facilité, d'écrire le même livre, si elle avait opté pour la première approche.

Mais comme disaient si bien Edouard Philippe et Gilles Boyer en 2011 dans le thriller politique « Dans l'ombre » : « Il paraît que les romanciers écrivent toujours le même livre. C'est en tout cas ce que prétendent certains critiques littéraires, qui écrivent souvent les mêmes articles. ».

Ceux-là seront déçus : ils ne pourront faire ce reproche à Négar Djavadi, qui a choisi pour son 2e roman de prendre le contrepied de *Désorientale* en nous racontant une histoire avec d'une part une plus grande unité de temps et de lieu, Paris aujourd'hui, et faisant le choix d'un roman « chorale », suivant au fil des pages le parcours de différents personnages, et non de se focaliser sur un personnage central comme Kimîa.

Le « pitch » ?

Un jeune homme d'affaires se fait voler son téléphone à Belleville. Un fait divers comme il s'en passe des dizaines chaque jour dans toutes les villes du monde. Mais un effet papillon va transformer ce incident banal en tornade qui va embraser l'Est de Paris. Se retrouvent entraînés dans cette spirale un jeune de banlieue, une ado qui filme une policière en intervention, une candidate à la mairie, des travailleurs au noir chinois...



Tour à tour, Négar Djavadi nous amène à découvrir l'impact d'un phénomène isolé sur la vie de tout un quartier, par les yeux de chacun des protagonistes, chacun n'ayant qu'une vue parcellaire sur l'histoire mais aussi des craintes et objectifs différents face aux événements qu'ils ont volontairement, ou non, suscités.

Aucun n'en sortira indemne mais comme dans *Désorientale*, c'est le lecteur qui en sortira le plus transformé. De découvrir un monde qu'il ne soupçonne pas nécessairement, l'envers du décor – de la vie à Belleville, du travail de policier, d'animateur social, etc. – sans que l'auteure ne force le trait ou ne pousse le lecteur à juger les comportements des uns et des autres. Loin de tout manichéisme, elle nous amène à nous poser une seule et unique question : « qu'aurions-nous fait dans les mêmes circonstances ? ». Aurions-nous été

lâches ou courageux ? Aurions-nous été honnêtes, avec nous et avec les autres ? Ces questions semblent simples, elles ne le sont pas quand les faits deviennent concrets et qu'on envisage les conséquences de chacune des options.

Arène n'est pas le nouveau *Désorientale*, nous l'avons dit, mais on y retrouve malgré tout un point commun essentiel, tellement présent qu'on peut ne pas faire le lien : l'importance du territoire – l'Est de Paris ici, l'Iran là –, un personnage à part entière. Un Iran et un Paris loin des cartes postales, des territoires vécus dans leur chair par l'auteure.

L'unité de temps – le livre se déroule majoritairement sur quelques jours – et le parcours atypique de Négar Djavadi, qui est avant tout scénariste, nous laisse espérer qu'à l'image de *Cadres noirs* de Pierre Lemaitre, (devenu pour le petit écran *Dérápages*, avec Eric Cantona), *Arène* connaîtra un jour une adaptation en série télévisée... avec Négar derrière la caméra !

Et si *Arène* n'est pas *Désorientale*, ce deuxième roman de Négar Djavadi en est le digne successeur, un livre qui – c'est tout ce que nous lui souhaitons ! – mérite amplement de sortir du lot des 511 romans annoncés pour la rentrée littéraire de septembre (*Arène* sort, chez Liana Levi, le 20 août).

Un livre incontournable pour cette rentrée littéraire !

Benoît Demazy



Titre : *Arène*

Auteure : Négar Djavadi

Genre : Drame choral

Éditeur : Liana Levi

Nbre de pages : 432

Prix : 22€

Date de sortie : le 20/08/2020



MEDIAPART

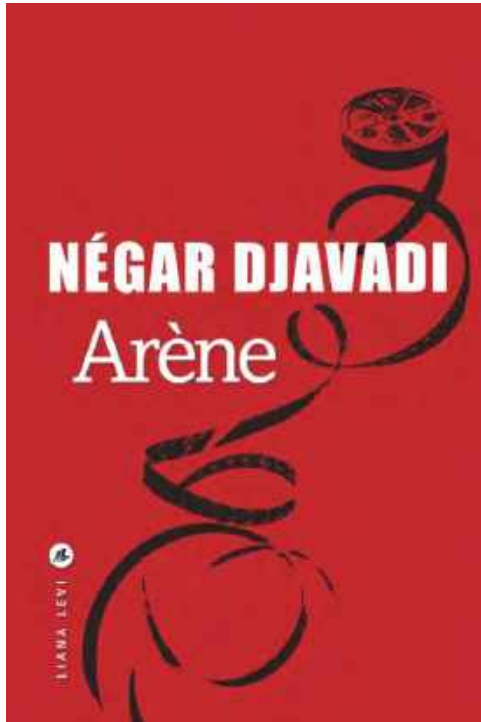
JEU, 20 AOÛT 2020 - DERNIÈRE ÉDITION

Arène de Négar Djavadi

19 AOÛT 2020 | PAR W. CASSIDEE | ÉDITION | LE COIN DES POLARS

Benjamin Grossman veut croire qu'il a réussi, qu'il appartient au monde de ceux auxquels rien ne peut arriver. L'imprévu fait pourtant irruption...

Abandonner le passé et être un(e) autre ?



Paris, ses quartiers, sa banlieue, ses habitants : ceux qui ont réussi, ceux qui essaient d'y arriver, ceux qui galèrent, ceux qui ne savent plus où est leur place (s'ils en ont une), ceux qui doutent, ceux qui espèrent, ceux qui parlent (parfois trop ou mal), ceux qui se taisent, ceux qui hurlent leur désespoir, leurs frayeurs.... Est-ce qu'ils se voient, se parlent, s'entendent, se regardent, se prêtent attention ? Pas le temps, pas le même milieu, trop de boulot, trop de stress, trop de problèmes (que fait la police ?), pas assez de Pas assez de quoi ? D'humanité sans doute... C'est tout cela et bien plus encore que nous présente Négar Djavadi dans un excellent roman coup de poing, coup de gu....

Dans ce recueil, on fait connaissance avec Benjamin qui a fui la cité et qui est parvenu à ses fins : de l'argent, des relations, un métier qui flashe mais il a peu de temps pour sa mère à part pour l'appel hebdomadaire. Une visite en coup de vent et il découvre qu'elle a donné SA chambre à un jeune réfugié...Quelle idée, pourquoi ? Il y a aussi Sam, une jeune femme maghrébine qui travaille dans la police et qui a du mal à présenter son fiancé français à sa famille. Puis une adolescente qui filme des faits divers qu'elle met en ligne sur les réseaux sociaux. Ce ne sont pas les seuls protagonistes, il y en d'autres. On passe de l'un à l'autre et on se demande quand ils vont se rencontrer. Finalement, ce sont d'infimes connexions qui créent le lien, parfois juste un battement d'ailes de papillon qui influence la suite, qui modifie le cours presque déjà tracé... Et l'effet domino entraîne le reste, des dégâts, des crises, des séparations....

C'est avec une écriture que je qualifierai de « journalistique », descriptive et visuelle que l'auteur nous plonge dans la capitale pour quelques jours. Une petite semaine, c'est largement suffisant pour nous rappeler que :

- les médias sont destructeurs lorsque les reporters enflent un fait, le déforment, l'interprètent, manipulent les images,
- les réseaux sociaux mettent de temps à autre le feu aux poudres, et c'est dangereux,
- c'est la jungle pour certains qui sont rejetés et ne savent plus où aller,
- devant les préjugés, les réflexes d'autoprotection, l'homme est terriblement impuissant,

- la pression au boulot fait qu'on cesse de s'appartenir pour n'agir qu'en fonction du chef, de ses désirs, pour aller plus haut, mais où ?

Le style vif, rapide, donne de la puissance au récit. Le texte est porteur de sens, très riche. Les personnages sont présentés avec leur profil familial, amical, professionnel, on voit rapidement qui ils sont « en surface » et petit à petit, le vernis craque et leurs failles apparaissent. Aucun n'est une caricature, tous pourraient être un collègue, une connaissance, voire un ami du lecteur. Leur souhait commun, être eux, vivre leur vie en adéquation avec ce qu'ils ressentent.... Mais se couler dans le moule, dans ce que les autres attendent de vous, c'est parfois plus facile.... Et le poids du passé, des traditions, est lourd à porter... Alors, on fait quoi ? Et surtout, on aurait fait quoi si on s'était trouvé confronté aux événements évoqués dans cet opus ? Parce qu'il faut le souligner, c'est de la fiction mais ça ressemble beaucoup à la vraie vie. On y trouve la part de désespérance, l'étincelle d'espoir (mais que c'est petit une étincelle), l'indifférence, les regrets ... et toujours cette question lancinante : et moi, à leur place, quelle aurait été ma réaction ?

Cette lecture a été une vraie claque pour moi. Ancrée dans la réalité, dans un Paris loin des cartes postales, elle secoue, elle bouleverse, elle nous embarque et comme chacun des individus qui peuple les pages, on n'en sort pas indemne.



Critique / « Arène » (2020) de Négar Djavadi

👤 Bulles de Culture - Les rédacteur.rice.s invité.e.s ⌚ 2020-08-19 💬 Laissez-nous un commentaire

Cet article vous est proposé par un rédacteur-invité, le chroniqueur Chris L.

Négar Djavadi avait enchanté par sa qualité de conteuse avec son premier roman, *Désorientale*, aux personnages et chemins de vie inoubliables. Avec *Arène*, elle se renouvelle totalement avec talent. En cinq temps « *prélude, moderato, crescendo, furioso, postlude* », elle réussit un livre brillant et si actuel. Le ton est donné dès les premières lignes avec le lynchage de Gabriel dans le local poubelle de son immeuble dans l'est parisien. La critique et l'avis sur cet ouvrage de la rentrée littéraire 2020.

Arène : foisonnant et virevoltant

Le téléphone portable de Benjamin Grossman, au carnet d'adresse copieusement rempli, il en est convaincu, lui a été volé. Lui, l'enfant de Belleville, venu y voir sa mère, a réussi à devenir l'un des dirigeants adulés de BeCurrent, le concurrent de Netflix. Il est dans tous ses états, terrorisé par les conséquences de cette perte. Il ne doit pas décevoir le grand maître de la fiction, Jason Hopper, sinon ce sera la chute. Il retrouve le voleur mais aucune trace de son smartphone. Le lendemain les réseaux sociaux s'emballent en visionnant une vidéo. Ce qui choque sur l'enregistrement de Camille, un montage à charge contre la police, c'est le coup de pied donné par Sam, une flic irréprochable et intègre, à une personne sans vie lors du démantèlement d'un camp de migrants. Le décédé n'est autre que le voleur de Benjamin, Issa Zeitouni, victime sans doute d'un nouveau règlement de comptes entre cités.

La peur de nouvelles violences entre Belleville, la Place du colonel Fabien et les Buttes-Chaumont, se répand au sein de la population. Les parents, souvent des femmes seules, sont à la dérive face à des situations qui les dépassent. Camille,

Gabriel, Issa et beaucoup d'autres, contestent, sont désœuvrés, traînent et trafiquent dans la rue. Des communautés du monde entier y cohabitent et s'affrontent parfois. Benjamin ou Stéphane, pour faire face à la frénésie de leurs activités, abusent de produits pharmaceutiques et ont recours également aux dealers locaux.

La haine véhiculée contre la jeune policière est portée par une horde sauvage d'adeptes des réseaux sociaux. Les chaînes d'infos en continu, comme souvent, invitent un peu n'importe qui sur leurs plateaux en qualité d'experts, pour dissenter. Ainsi en est-il de ce prédicateur, Stéphane Jahanguir Sharif, un extrémiste religieux policé, dangereux manipulateur d'esprits désorientés, jadis adepte des solutions musclées. Le décès d'Issa Zeitouni est une opportunité pour lui permettre de revenir sur le devant de la scène.

Un livre sans concession

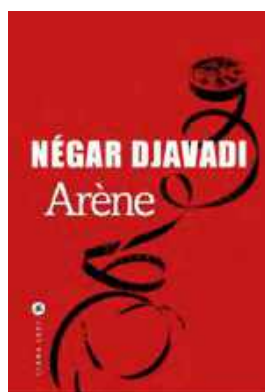
Benjamin s'avère être lâche, menteur, opportuniste que ce soit à l'égard de sa mère, de Thomas Séfériadis, de Chloé ou d'Edouard ses voisins, de Roxane Hayavi-Daule la candidate à la mairie de Paris. Cependant, il n'est pas le seul à se comporter ainsi. Les supérieurs de Sam, pour protéger leur carrière, enfonce la jeune femme en la jetant en pâture à la vindicte populaire.

Négar Djavadi est sans concession dans *Arène*, véritable plongée sociologique. Les critiques et coups de griffe sont distribués sans retenue contre les insuffisances politiques, les expulsions des camps sauvages de migrants, les pratiques fiscales des sociétés et des états, les conséquences de la surabondance de séries diffusées par les plateformes, les vies artificielles vécues sur les réseaux sociaux.

Foisonnant, virevoltant, ce roman est celui des combats de chaque individu avec ses propres démons, avec ses parents, contre les concurrents au sein d'une entreprise, entre sociétés, entre bandes, contre des corps constitués. Les nombreux personnages font l'objet de franches descriptions de ce qu'ils sont réellement mais sans jugement aucun.

Rumeurs et « fake news » conduisent à **un bouquet final explosif, dantesque**. Nombreuses sont les victimes parmi les acteurs et les spectateurs projetés dans l'arène. **Négar Djavadi** réussit avec inventivité un roman d'une grande actualité, totalement maîtrisé dans sa complexité, d'une grande richesse. *Désorientale*, *Arène* confirme la naissance d'une grande auteure.

En savoir plus



Arène, Négar Djavadi,
Éditeur Liana Levi,
20 août 2020, 432 pages,
À partir de 22 euros